

Don Carlo - Giuseppe Verdi



Don Carlo porté en triomphe

L'œuvre de Schiller, Don Carlo est monumentale. Centrée sur l'absolutisme d'un Roi, elle découvre les veines souterraines de forces antagonistes qui viennent se briser à ce pouvoir.

Elle affirme dans le même temps à quel point, l'Église fut omniprésente, en Espagne avec l'Inquisition, ici revêtant un caractère strictement particulier, en raison de la fin de l'occupation par les maures, après la victoire définitive des souverains d'Aragon.

Giuseppe Verdi et ses librettistes, C. du Locle et G. Mery, suivent des voies buissonnières, le personnage de Don Carlo comme celui de son père Philippe II se dressent face à face sur deux sujets, l'amour de la même femme et le

partage du pouvoir politique.

Viennent ensuite les corollaires : l'amitié dénuée d'ambiguïté de Posa et Carlo, côtoyée de l'estime de Philippe II pour Posa. Enfin l'amour informulé et dressé en jalousie morbide de Philippe pour sa jeune épouse Élisabeth de Valois, surnommée Isabel de la Paz, et qui aurait dû devenir l'épouse de Carlo et dont l'amour interdit fait de Carlo, le rival à double mobile, de son père.

Le personnage de Posa, Chevalier de Malte et Grand d'Espagne domine

par l'ascendant d'un grand caractère, le père et le fils. Doublant l'amour, le point d'achoppement entre père et fils, se situe au niveau des tentatives de libération des Pays bas de la tutelle espagnole donc également catholique ; l'Église catholique alors à son point le plus arbitraire, face aux glissements des territoires du nord de l'Europe vers la Réforme. Au fil de ce labyrinthe plus qu'humain, voire romantique, les personnages suivent un parcours de "Devoirs" politiques et religieux pour les uns, qui s'opposent aux aspirations de liberté de pensée et d'action, comme de sollicitude pour le peuple, des autres.

C'est donc centré sur les conflits de personnes et de sentiments, que se déroule ce moment pris dans l'histoire réinventée de la

Amalthée
Ecrivain



Cour d'Espagne alors que Charles Quint, père de Philippe II vient de mourir. 1556.

Pour sa mise en scène, **Nicolas Joel**, a confié les décors de **Ezio Frigerio** et les costumes à **Franca Carcopino**.

Je me suis étendue sur la présentation de cet opéra, en raison de la parfaite cohérence de la mise en scène, avec les sources des auteurs et l'esprit qui présida à la composition de l'œuvre.

Nicolas Joel en homme de métier, table avec intelligence et à propos sur le talent d'une distribution parfaitement réunie et comportant des interprètes coutumiers de l'œuvre comme des chanteurs en prise de rôle. Chaque acteur entre dans le projet global avec un esprit de cohérence et s'insère parfaitement au projet global.

L'œuvre sur le plan dramatique avance en emportant ses personnages comme dans la vie réelle. L'accord avec la fosse ne subit aucun décalage ; nous avons véritablement eu la sensation de vivre et d'accomplir avec eux le parcours.

Version italienne de cette œuvre et chanteurs des deux nations sœurs.

Le ténor **Fabio Armiliato** campe un Don Carlo douloureux et torturé de sentiments contradictoires. La voix atteint les aigus portés avec hardiesse sans défaut de justesse avec cependant une certaine tendance à la violence surajoutée. Physiquement très séduisant, il possède le charme et la vaillance d'un engagement total à ce rôle, exige une sensibilité à fleur de mots et une indispensable versatilité vocale.

Roberto Scanduzzi a toujours été un **Philippe II** de grande envergure, sachant adopter les attitudes de ce souverain complexe ; tenu par la hauteur de son état mais non dénué d'instant de faiblesse.

La voix moirée de basse chantante et son médium lumineux se conjuguent avec une force intérieure qui approfondit l'expression sans la durcir. La déclamation et la prosodie comme la qualité de la langue sont musicales en toute circonstance ; même dans les très éprouvants échanges de la scène d'affrontement avec l'Inquisiteur **Daniela Dessi** accomplit "son Élisabeth". Incomparable. Idéale au delà du mot.

Mêlant fragilité et force intérieure. Inépuisable d'émotion.

Sa douleur d'une Reine au chevet

de son tombeau atteint l'extase. Tout en elle vibre de cette destinée pour notre époque idiote et qui pourtant n'a pas d'équivalent et meurt d'un amour idéalisé. Son timbre prenant, chargé de pleurs intérieurs atteint à l'insondable, sa musicalité communique ce que les mots recèlent, mais surtout cette âme magnifique semble l'habitée à demeurer par son double au-delà de sa présence sur scène.

Anatoli Kotscherga, impose un Grand Inquisiteur tonnante et irascible. La voix somptueuse atteint à une expression farouche, cependant le phrasé, d'une parfaite clarté, porte les mots avec un sens inné de l'autorité. Le duel Philippe/Inquisiteur a revêtu une plénitude tragique dominante.

Nous avons formé des vœux pour **Béatrice Uria Munzon** en **Princesse Eboli**. Rôle vocalement exigeant et tendu, d'un caractère violent, semé d'écarts et éprouvant pour le souffle. G. Verdi qui aime particulièrement la voix de mezzo dramatique n'a pas écarté les difficultés à cette partition.

B. Uria Munzon en a traduit avec naturel la rigueur, la noblesse et la vertu. De cette femme envoûtante elle a su avoir la violence, l'effervescence jalouse et saisir le moment où empreinte de compassion, ardente d'un amour soudain apuré elle sait sachant reprendre ses excès avec une tendresse non feinte.

La chanteuse atteint à la grandeur du chant et de l'expression d'une âme éprouvée qui, pour avoir frôlé les abîmes de la noirceur aspire à la paix. La voix est musicale, magnifiquement conduite et semble trouver avec Verdi un caractère de la cantatrice s'épanouissant tant par son jeu de scène et par son chant qui semble lui aller à merveille.

Second français de taille dans cette production le baryton **Ludovic Tézier**.

Ce chanteur auquel Toulouse a donné trois chances nous a une fois de plus bouleversé. Tout en lui atteint à l'excellence.

La tessiture dont les passages de registres sont soignés, l'expression

précise, le timbre, le phrasé et la fiabilité technique. Il possède sa partition à la perfection et donne à ses personnages une personnification exacte et pourtant marquée de son propre caractère.

Dieu sait si le personnage de **Posa** est riche de possibilités ! **Ludovic Tézier** y montre un art subtil. Tout sentiment prend avec lui une sincérité évidente et cohérence de jeu avec ses partenaires comme avec l'œuvre.

Le chef d'orchestre **Maurizio Benini** a tendance à peser sur l'orchestre, ses tempi sont peu expressifs et sa direction des chœurs assez lâche. Pourtant il a un bon orchestre et des pupitres solistes remarquables.

À cette direction d'orchestre près la production entre dans les grands crus du théâtre du Capitole de Toulouse.

Quelques jours après **Ludovic Tézier**, offrait, en récital, accompagné par Robert Gonnella, les

Dichterliebe, ces *Amours du Poète* de Heinrich Heine sur lesquels **Robert Schumann** tissa de merveilleux lieder (chants).

En seconde partie, *L'horizon chimérique*, de Jean de la Ville de Mirmont, sur une musique de **Gabriel Fauré**.

L'Invitation au voyage de Charles Baudelaire sur une musique de **Henri Duparc**, enfin *Don Quichotte à Dulcinée* de Paul Morand, la *Chanson Épique*, la *Chanson à boire* musique de **Maurice Ravel**.

Un programme assez irrésistible que **Ludovic Tézier** domine à la perfection. L'art du Lied s'inscrit dans la vie d'un chanteur comme le souffle de son âme. Le piano répond directement au texte et au chant et la voix parvient à l'auditeur sans mélange. **Ludovic Tézier** nous a comblé, son expression et sa sensibilité sont essentiels. Le temps suspend son vol et mois de Mai ou Invitation au voyage le souvenir d'une grand et belle soirée s'est inscrit en nous à jamais. Merci, **Ludovic Tézier** est un artiste authentique et c'est un grand bonheur qu'il soit français.

Amalthée

